

Sam Beaughey

Petits désastres



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2021

Guérin, Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Sam Beaugey

Petits désastres



Guérin
éditions Paulsen

*À ma fille May
qui avance à pas de géant*

PRÉFACE

It's only rock'n roll (but I like it)

Petits désastres est un road-movie comme *Sales gosses*, le premier opus de Sam Beaughey. La différence, c'est qu'on n'y roule plus pied au plancher, mais les yeux dans le rétroviseur. Tout aussi rigolo mais plus dangereux. La marche sur glacier percé est moins effrayante que la marche du temps.

Comme le dit l'adage zen : « Celui qui a atteint son but a manqué tout le reste. » C'est de ce reste que Sam nous parle ici. Ou plutôt des restes. De ceux dont on dit d'un grimpeur grisonnant en train de s'eskrimmer dans un passage : « Il a de beaux restes. » Les restes, c'est ce qui reste toute ambition bue.

Ses buts, Bogets les a atteints, et souvent dépassés, que ce soit avec des crampons sous les pieds ou des ailes sous les bras, de la Patagonie au Groenland, en passant par ses Alpes natales et l'incontournable vallée du Yosemite. C'est là qu'il nous donne rendez-vous. En termes de but, il nous raconte l'art d'en prendre un. Prendre un but, pour les alpinistes, ça veut dire échouer. Et le lecteur va s'échouer avec lui, dans une douce volupté. Finies les mains moites en tournant les pages : on a bêtement les mains gelées à cause d'une foutue tempête, les mains pleines de larmes à cause d'une foutue bonne femme, les mains pleines de cambouis à cause d'une foutue bagnole.

On apprend que le but à atteindre n'est pas au sommet, mais derrière, quand l'arthrose a triomphé du virtuose. L'escalade, c'est comme la sculpture, à une nuance près : c'est la pierre qui sculpte l'artiste. Un vieux grimpeur est un artiste déchu.

Il est alors temps de ranger la corde. À cet instant, le message de Sam nous vient en aide : « Ne grimpe plus les montagnes, contente-toi de les regarder, le souvenir d'une partie de toi suffira à te combler. »

Dominique Potard

PRÉAMBULE

Le doigt du grand alpiniste chevelu me montre la voie de la sagesse. Ne grimpe plus les montagnes, contente-toi de les regarder, le souvenir d'une partie de toi suffira à te combler. Plus besoin de nouvelles expériences. Tel un moine enfermé pour toujours, je vais m'élever au-dessus de mes semblables, devenir un ange flottant parmi les anges, béat devant mes conquêtes affichées en couronnes sur mon écran tactile.

Je vais cesser de courir après ces trains que l'on n'attrape jamais. De toute façon, mes vieilles jambes ne me portent plus assez loin et la vie doit devenir contemplative.

J'essaie de m'imaginer comme le maître assis en tailleur, les mains jointes vers le cœur des choses, respirant un instant le souffle des glaciers et des abîmes qui s'enfoncent dans la nuit. Je jouis d'être là, au pied des géants. Mes pieds nus caressent l'herbe grasse et humide d'un beau soir de printemps. Je suis là-haut sans y être, sans soif ni sueur. Mes muscles sont détendus, mon dos débarrassé du poids du sac. Mes mains chaudes ne craignent pas l'amputation. Ma respiration est calme et l'œdème pulmonaire de haute altitude ne me menace plus. Il est si facile et si bon de regarder cette montagne en s'imaginant y être. Au diable et aux stupides la souffrance, je suis au-delà de tout cela. Je bois un thé vert et je glisse dans le sommeil.

Demain, je vais prendre un avion pour la Californie. Je ne suis pas encore sûr de vouloir être un alpiniste de légende...

PREMIERS SIGNES

Parc national du Yosemite, un mois d'octobre longtemps après Jésus-Christ mais avant le Covid 19. Il est 3 heures du matin, silence. Au-delà des séquoias centenaires rebondissent de larges formes grises. La route sinue le long de la Merced river. Les phares balayent le ruban d'automne sous le couvert de branches gigantesques. À l'intérieur de la caisse, seul l'écran japonais du tableau de bord rouge et bleu brille comme une luciole perdue. Assis sur la banquette arrière, je baisse la vitre pour humer l'atmosphère : le miel humide des aiguilles de pins pénètre mes narines, réminiscence de mes précédents passages. Le parc immobile est tapi comme une bête, il nous attend. Un frisson me parcourt l'échine mais qu'importe, je remonte la vitre en souriant, satisfait d'être ici à nouveau. Mes pieds puent et j'ai une envie d'uriner à me fendre le crâne. Je presse mon paquet entre mes jambes pour retarder l'échéance mais c'est l'urgence dans mon bas-ventre. Je viens de passer vingt heures d'avion au-dessus de l'Atlantique avec ces correspondances à n'en plus finir. J'en ai ma claque d'avoir traîné mon sac trop lourd dans des *duty free* sordides tous identiques les uns aux autres, puis d'avoir tortillé comme un faux-cul pour glaner mon entrée dans le pays. Qui devant tout homme de loi ne s'est pas senti coupable d'un petit quelque chose ? Qui plus est, lorsque l'on

entre aux États-Unis d'Amérique et que tout est fait pour nous dissuader d'y séjourner.

J'ai transpiré à grosses gouttes devant l'agent d'immigration lorsqu'il m'a demandé ce que je venais faire sur son territoire :

– *Purpose of your stay ?* me lance-t-il d'un ton glacial.

– ... J'ai un parachute dans mon sac et je vais sauter El capitan, puis Half Dome aussi et je me fous du fait que ce soit interdit dans tous les parcs nationaux américains !

J'ai crié la phrase dans ma tête mais je ne l'ai pas prononcée à voix haute. Comme tout le monde, j'ai chié dans mon froc et j'ai souri bêtement en courbant l'échine devant l'aigle doré :

– *Hiking with two friends in Yosemite National Park California for a total of twenty days in the country...*

À l'avant du véhicule, rien ne bouge. Deux personnages, assis comme des robots à forme humaine, sont programmés pour la conduite du véhicule jusqu'à destination. Assis à l'arrière, je contemple le morceau de forêt éclairé par nos phares. Nous roulons lentement. Je suis heureux d'entamer ce pèlerinage vers La Mecque des big walls avec mes deux amis. Tolkien n'aurait pas fait mieux s'il avait fallu inventer cette féerie. Un jaillissement de granit bourré de fissures et poli sous l'ère glaciaire, planté au cœur d'une forêt magique et bordé de cascades gigantesques. J'aime ce lieu comme s'il faisait partie de moi. Si l'on veut comprendre cet attachement, il faut d'abord raisonner en macroscopie. La terre fait partie de nous, elle est notre espace primitif. Le dehors et le dedans sont intimement liés par des lois simples. Puis il faut se rapprocher méticuleusement d'un détail important. Celui-ci est plus fort à mes yeux que le vertige des hauteurs. Plus encore qu'à la démesure de ces murs découpés au couteau et semblables à des océans de pierre extravagants, il faut revenir au souvenir du toucher, là où mes mains se sont posées. Il faut parler du caillou

décrit par mes doigts, parler du grain et parler de sa finesse. Dans toutes mes escalades rocheuses, il y a eu deux occasions seulement où j'ai pu ressentir ce phénomène puissant de grimper peau contre peau. Ici dans le parc du Yosemite et lorsque mes doigts se sont posés en Australie sur Uluru, le rocher sacré que les hommes blancs appellent Ayers Rock. Je peux décrire cette sensation comme l'instant où deux matières se rencontrent et s'accordent malgré leurs différences, comme lorsque l'on touche la peau d'un serpent et que l'on est envahi par sa perfection. La rugosité, mêlée à la douceur, nous fascine comme l'effet moiré d'une sculpture où rien n'est défini. C'est une croûte vivante en évolution qui se meut autant que nous.

Le sommeil et le décalage horaire embrument mes pensées et tout s'embrouille entre rêve et réalité. Que suis-je venu faire ici exactement ? Une image se glisse dans ma tête, liée sans doute à mon envie de pisser. Je suis un poisson qui nage lentement dans l'un des lacs froids de Tuolumne Meadow sur les plateaux de la sierra. Ma bouche s'ouvre et se referme machinalement et je regarde couler un billet de banque au fond de l'eau comme un hameçon brillant. Il ressemble exactement à celui du clip de Nirvana qui flotte devant un bébé nageur dans la chanson *Come as you are*. Ce cliché vorace du monde capitaliste me fait sourire et me rapproche de mes intentions. J'aspire comme tout le monde à l'éternel retour. Je reviens sur les traces de mon passé, celui du sale gosse qui vivait avec ses frères de jeux comme un beatnik du rocher criant *No Future* en déchirant les codes, pour me consacrer uniquement au geste de l'escalade traditionnelle. Je redeviens un parasite de la société vivant comme mes idoles du temps jadis en nuisible accroché à une paroi, usant de mes membres avec sûreté et précision dans le seul but de tanner ma peau de crocodile au soleil généreux de la Californie. Je peux à nouveau chanter parmi les fleurs, écouter couler les rivières

et parler avec les ours. Détaché du principe de réalité, j'oublie mon arthrose et mon trou à la banque et je ne fais qu'une seule chose.

Mais grimper qu'est-ce que cela signifie pour moi ? En premier, c'est une histoire simple, il suffit d'un rocher, quelques grimpeurs réunis par une corde, un peu de bouffe, de l'eau et en voiture Simone ! Pour ce qui est de la démarche philosophique ou psychanalytique de l'activité, j'en garde une idée assez empirique. La majorité des grimpeurs n'en ont rien à cirer de savoir pourquoi ils grimpent, ils le font, c'est tout. Mais il y a un tel bonheur à se déplacer à la verticale que certains comme moi se troublent et cherchent à comprendre. Je voudrais savoir par exemple pourquoi ce geste est si délectable ? Il faut pour ça revenir aux lois qui le composent. Le premier axiome est d'éviter de tomber, une belle lapalissade qui cache une réalité moins évidente. La substance essentielle du geste est de pouvoir sauver sa peau grâce à l'harmonie du mouvement. Si l'on considère que la chute est mortelle alors il n'est plus possible de tricher et tout ce qui se passe dans cette escalade devient authentique. C'est donc une façon efficace, l'espace de cette grimpe, d'échapper aux mensonges de la vie et de redevenir soi-même. Cela ressemble aux aventures de Pépito que je lis à ma fille le soir : il voudrait être un superhéros avec de super pouvoirs mais souvent la réalité le rattrape. Pour ma part, c'est lorsque je grimpe que je perds mes pouvoirs de superhéros. Un grimpeur est pour moi un antihéros, il perd le costume qu'il s'est fabriqué en bas dans la vallée et il redevient un simple petit garçon qui espère obtenir au sommet, s'il ne s'est pas fait mal, un super câlin de sa maman. L'escalade est en cela une cure thermique qui accepterait tous les âges et tous les milieux pour en faire juste des humains mis à nu. Il y a les jeunes excités imberbes en quête de personnalité ou ceux plus asthmatiques qui voudraient leur ressembler, les dépressifs, les hyperanxieux, les hyperactifs ou encore des pucelles ravies

de suivre leurs prétendants dans une aventure qui pourrait assouvir leurs désirs et vice et versa. Il y a les jeunes vieux comme moi mais aussi les très vieux qui ne veulent pas lâcher le manche sous peine d'être considérés comme morts et enterrés. Ceux-ci reproduisent encore et encore les mêmes gestes disgracieux car voilà quarante ans ou plus qu'ils s'évertuent à râper leurs doigts et abîmer leurs épaules sur du rocher. Ils continuent de le faire car être un homme vrai n'a pas de prix. Peu importe l'achèvement, il faut s'élever sur un caillou au-dessus du marasme de sa propre existence et redécouvrir à chaque fois le petit garçon que l'on était. Même si ma technique est toujours aussi médiocre et que ma force d'engagement mental ressemble à celle d'un agoraphobe qui rentre dans le métro à 18 heures, l'escalade n'est rien d'autre pour moi qu'un Polaroid transcendantal.

Cela fait deux ans que j'ai été opéré d'une hernie discale et je n'ai jamais vraiment récupéré mes capacités. Le dos continue de faire plier la bête qui parfois se noie tristement dans une piscine de goudron. Une douleur rajoutée à toutes les autres qui me réveillent le matin pourrait n'être qu'un détail. Pourtant lorsque je sens revenir l'hydre des douleurs neurologiques dans les deux jambes, je connais les conséquences possibles et je suis conscient comme de Gaulle que « la vieillesse est un naufrage ». Mais comme pour l'*Exxon Valdez*, c'est au pied du mur que l'on a les moyens d'évaluer les dommages et d'imaginer une issue. Avec une bonne écope et en colmatant les trous, je suis capable de résister pour négocier les verrous, les fissures et les choix de mon identité. Je sais d'où je viens et je dois savoir où je peux aller.

C'est ainsi qu'à la fin du mois de juin, je réussis à convaincre mon vieux pote canadien Kurt Exemplaire de venir me rejoindre pour s'en taper un petit morceau ensemble. *Vieux*, tout est relatif, on se connaît depuis quelques années seulement mais une amitié

fraternelle s'est nouée rapidement. Partager un joli mur à El Cap avec Kurt ressemble sur le papier à « du bonheur rangé dans une armoire » comme disait Jean Gabin dans *Un singe en hiver*. Après quelques e-mails et un coup de fil, il s'est laissé tenter. Ayant roulé ma bosse dans cette vallée plusieurs fois, je lui promets monts et merveilles. « Le Yose, tu verras, c'est un paradis sur Terre ! »

Exemplaire est un nom de famille bizarre, qui sonne comme la règle en métal du maître qui tapait sur mes doigts lorsque j'étais en CE1. Il aurait pu naître dans une ancienne colonie française en Afrique ou peut-être avoir quelques cousins dans un Dom ou un Tom. Mais rien de tout cela, Exemplaire est un Canadien pur *red neck* de l'Ouest et n'a pas non plus de branche québécoise à sa généalogie. Il travaille depuis quinze ans dans le domaine des huiles essentielles mais les finalités exactes de son travail me sont totalement inconnues. Après des études à Vancouver, il a fait son trou dans un laboratoire de recherche à Whitehorse. Mais pour moi, c'est avant tout un alpiniste chevronné que je respecte et admire. J'évite de lui poser trop de questions sur le reste. La première fois que je l'ai rencontré, c'était au Québec pour un rassemblement international de grimpeurs sur glace. Comme les Écossais, les Canadiens possèdent un terrain de jeu qui leur confère des qualités inégalées. Le caillou, surtout dans les Rocheuses, est totalement pourri et les conditions atmosphériques, avec les tempêtes du Pacifique Nord au cinquantième parallèle, sont plutôt coriaces. Ils y puisent une volonté dans l'acharnement, qui manque souvent aux Latins ou aux Californiens. Kurt est né il y a une quarantaine d'années dans les plaines du Saskatchewan mais a très vite pris le chemin des montagnes pour s'installer à mi-temps entre la Colombie Britannique et le Yukon, là où est implanté son laboratoire secret. Comme tout bon alpiniste, il est tout d'abord devenu un très fin rochassier, puis a rapidement dévié sur l'escalade mixte et la glace car dans l'Ouest on grimpe

d'abord l'hiver, quand le rocher est tenu par le gel. Ses escapades hivernales l'ont propulsé ensuite sur les plus belles montagnes canadiennes et quelques fois au Népal.

Tout passionné de montagne qu'il soit, Kurt s'est fait tirer l'oreille avant d'accepter mon plan car depuis quelques mois il est amoureux. Maladie moins préoccupante qu'un coronavirus, mais handicap majeur pour un humain trop sensible. « Est-ce que tu accepterais qu'elle vienne avec nous ? Elle ne viendrait pas pour grimper mais elle serait heureuse de traîner un peu dans le coin... » Un traducteur misogyne dirait qu'il a attrapé une belle tique qui lui colle aux fesses mais qu'il ne peut pas se passer d'elle. Elle s'appelle Alexandra Brewster et est écossaise. Elle a fait, me dit-il, quelques petits boulots ici et là mais joue surtout du rock dans plusieurs petits groupes de *death metal* à Calgary et elle adore la musique électronique. Elle semble ravie de visiter la Californie qu'elle ne connaît pas et de nous servir de pot de fleurs au *campground* car de toute façon m'a lancé Kurt :

– Je suis désolé mais elle a horreur de cuisiner.

Je ne savais pas que Kurt lui aussi pouvait avoir une vision particulière sur les rôles féminins préétablis, à moins qu'il ne cherche à justifier sa fonction sur place pour que je l'accepte dans l'équipe. Dans mon souvenir, Kurt est la crème des crèmes, un être tout en bonté et gentillesse, le genre à se faire croquer par Ladon, le dragon gardien du jardin des Hespérides...

Le véhicule continue de vrombir à chaque sortie de virage et aucune pause n'est au programme. Je me dandine désespérément comme un ver de terre sur mon siège et lance sans introduction à mes deux automates qui n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe à l'arrière :

– Si vous ne vous arrêtez pas tout de suite, je pisse dans la bagnole !

Mes deux robots sortent de leur mode veille/GPS et mettent le véhicule sur le bas-côté.

Je sors en trombe de la caisse et me soulage enfin avec bonheur. Ils sont plantés là à me regarder avec leurs têtes d'abrutis, assis dans leur bagnole comme des Playmobil collés à l'Araldite. Cela fait maintenant trois jours qu'ils ont quitté le Canada pour me rejoindre à San Francisco. Mis à part deux nuits de repos dans des motels sordides puis un arrêt à l'aéroport pour me récupérer, ils n'ont pas eu beaucoup l'occasion de se dégourdir les jambes ni le cerveau. Je me confonds en excuses :

– Merci les gars, c'était moins une ! Désolé de vous avoir hurlé dessus, je sais que vous avez fait une sacrée route mais une minute de plus, Kurt, et tu aurais dû laver et désinfecter la bagnole de madame...

C'est quand même beau ici hein, ? Bon d'accord, on est en pleine nuit et on ne voit rien à part cette forêt mais avant que je pisse, ça sentait bon hein ? Et puis on va peut-être voir des ours... Les voir maintenant, c'est toujours mieux qu'au petit déjeuner du camp quand ils viennent te piquer tes donuts que tu as laissés dans la *food box* grande ouverte. Bon c'est un peu tôt pour aller voir à Camp 4 s'il y a de la place alors autant se trouver un petit squat dans les blocs hors de la vue des rangers et on attendra l'ouverture pour s'inscrire.

Alexandra, qui jusque-là avait perdu la parole, vient finalement d'ouvrir la bouche :

– Mais on ne va pas dormir dehors s'il y a des ours ?

– Ben si. Tu veux faire comment autrement ? Rester sur ton siège avant ? Chaque parking est inspecté la nuit par les rangers à la torche pour être sûr que personne ne squatte dans les véhicules. Donc soit on cherche de la place dans les campings disponibles demain matin soit on dort à l'hôtel *Ahwahnee*. C'est un superbe 4 étoiles du nom de la tribu des natifs qui vivaient dans la vallée.

Un endroit très calme du parc et je suis certain qu'ils ont des chambres disponibles. Ça devrait rentrer facilement dans notre budget...

La Japonaise à transmission intégrale reprend sa besogne sur l'asphalte californien à la recherche d'une planque discrète pour notre première nuit sauvage placée sous le signe émotionnel. Alexandra, que je connais peu, semble déjà sortir de ses gonds pour des raisons que j'ignore et Kurt, tout amoureux aveugle, n'en mène pas large face à ce débordement. Je souris en réalisant à quel point notre équipe d'aventuriers ressemble moins à des grimpeurs affûtés qu'à des échappés d'asile cherchant le bout du tunnel. Il ne reste qu'une petite demi-heure de route pour Yosemite Village et je me réinstalle confortablement dans ma niche arrière. J'enfile sur mes oreilles un gros casque à musique et lance, mélancolique, une longue plainte qui flamboie dans ma tête.

*... Rappelle-toi ce chien de mer
Que nous libérons sur parole
Et qui gueule dans le désert
Des goémons de nécropole
Je suis sûr que la vie est là
Avec ses poumons de flanelle...*

« La Mémoire et la Mer » de Léo Ferré claque sa poésie implacable et fait frémir tous mes membres. L'émotion est une femelle solitaire qui baigne dans son jus de folie et casse mon écorce fragile. De mes joues livides qui frémissent, crachent leurs putains sans pudeur. Ces larmes ravageuses tombent en cascades, peignant l'aube de leurs talons aiguilles sur les dalles mouillées des trottoirs du monde. Ce soir et les jours qui vont suivre, je suis là pour prendre la fraîcheur du caillou yosémitique

et laisser glisser l'eau du temps et des accidents sur mes plumes
d'oiseau fébrile. Mettre mes mains dans ces fissures, verrouiller,
monter mes pieds et lever la tête en regardant le soleil.

*... Entre les persiennes du sang
Et que les globules figurent
Une mathématique bleue
Dans cette mer jamais étale
D'où nous remonte peu à peu
Cette mémoire des étoiles.*

REMERCIEMENTS

Parce que ce texte et le précédent n'auraient pu voir le jour sans eux.

À Kurt, le personnage principal et l'ami qui accompagne tous mes séjours dans l'Ouest canadien. Il a accepté en traînant les pieds, et je le comprends, que mon récit divulgue sa vie sentimentale.

À Manu, le premier de mes lecteurs et le plus honnête envers moi. Un passionné de lecture qui critique avec justesse et n'hésite pas à souligner sans ambages mes cancreries.

À Jenna, ma femme anglophone, qui supporte mes insomnies car mon amie la nuit est devenue mon seul recoin pour écrire. Elle endure l'empilement solitaire de ces hiéroglyphes aux sens très figurés et vernaculaires qu'elle aimerait un jour saisir et partager. Qui a voulu que le français soit déclaré langue internationale ? Car Jenna, je l'affirme, si ma langue natale est un bel arbre plein d'émotion pour lancer des triples sens, il n'est sûrement pas un outil pour véhiculer des messages à l'échelle planétaire. Pas plus que le russe, je suppose. Émotionnel et français devraient en l'occurrence être synonymes.

À Romain, mon frère, mon binôme qui lorsqu'il n'est pas en l'air à traverser les thermiques continue de lire et de m'encourager parce qu'être là l'un pour l'autre est ce qui compte pour notre fratrie.

À François, qui devrait être embauché pour s'occuper à temps plein du marketing de mes publications, tant il crie haut et fort à qui veut l'entendre que celui qui n'a pas lu *Sales Gosses* est le roi des cons. Il faut dire que François, même lorsqu'il a décidé il y a dix ans de ne plus travailler, s'est mis à travailler encore plus.

À Julien, qui depuis l'âge de 14 ans est resté mon maître incontesté des rédactions de français. Pendant que je dormais le cul sur le radiateur du fond de la classe, il ouvrait ses oreilles et captait l'essence de ce qui se discutait à l'avant du bateau.

À Dominique l'écrivain qui, avec *Le Port de la Mer de Glace*, a créé un style et des adeptes.

À Charlie, mon éditeur qui, malgré le monde qui nous sépare et ses yeux levés au ciel lorsqu'il me lit, a trouvé quelques bases à m'inculquer. Force est d'admettre qu'il faut une grande foi lorsque l'on publie des proses grimpantes, qui plus est lorsque l'on continue d'imprimer comme jadis sur du papier.

À Michel, que je n'ai pas eu le temps de côtoyer assez pour partager avec lui cette passion pour l'alpe et les livres rouges.

CHRYSALIDE

Devant la guillotine
Joue le bataillon de la haine.

Ce cheptel magnifique
Se complaît d'humeur aqueuse
Séjourne dans l'opulence
Se multiplie d'imbéciles.

Il est le troupeau gâtant
De son orage le ciel
Et ce bon opportuniste
Qu'il a fini par jouer.

En ce jour ce puits nouveau
Sous sa coquille pour le vent
Qui traînait et ballottait
Le désert des germes avides
A son dard fléau
Qu'il brandit par instants
Comme un bourreau.

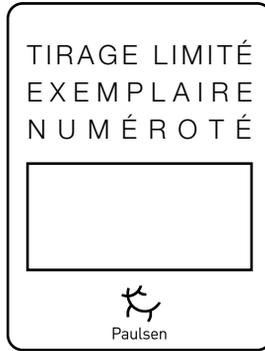
Pour nos yeux nus et vides
Annihilés endoctrinés
Que fait le cœur à pleurer
Dans une mousse noire
Pétrifiant les carapaces
Comme un bourreau.

Enfilé dans la vengeance
Masque de nos masques
C'est l'averse myriade
Ce poison dissimulé
Cette prophétique croisade
D'un « Führer Anonyma ».

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	8
Préambule.....	11
1. Premiers signes.....	13
2. Un autre Chamonix.....	23
3. La fissure.....	33
4. Le bus bleu.....	47
5. La tempête.....	59
6. Chongo.....	71
7. La banane.....	79
8. L'écosophie.....	89
9. Le réveil-matin.....	99
Épilogue.....	109
Remerciements.....	112

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés de 1 à 1 000



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en février 2021
Dépôt légal : février 2021
ISBN : 978-2-35221-329-1

Sam Beaugey

Petits désastres

Un alpiniste part chercher un sens (forcément vertical) à sa vie dans les parois du Yosemite, en Californie. Inlassablement, il tente de gravir le fameux El Capitan, et toujours il s'y casse les dents. *Petits désastres* est le récit de cette quête quichottesque et cocasse, ponctuée d'envolées solitaires jubilatoires, de rencontres improbables et de toutes sortes de pannes : de réveil, de couple ou de voiture...

Sam Beaugey est chamoniard, guide de haute montagne, alpiniste de haut niveau et écrivain. Son premier livre, Sales Gosses, est sorti chez Guérin en 2017.

Photo de couverture : l'auteur en paroi.

19,90 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com